

## L'APPARITION

## I

*La bergère au pré garde ses brebis,  
Mangeant son pain noir. Paraît une dame,  
Une dame blanche aux riches habits,  
Au manteau d'azur, au nimbe de flamme.*

*Elle a murmuré : " J'ai faim ! " — " Sur mon âme,  
" Je n'ai, dit l'enfant, qu'un peu de pain bis :  
" Prenez ! " Elle accepte et sa main l'entame :  
Un sang clair en sort, un flot de rubis.*

*La dame blanche qu'un soleil entoure  
A dit : " C'est ta vie et ton cœur, pastoure,  
" Qu'en ce pain grossier, de toi j'ai reçus !*

*" Apprends-le, je suis la Vierge Marie :  
" Tu m'as fait l'aumône et je te marie,  
" Pour ta récompense, à mon fils Jésus."*

## II

*Ayant dit ces mots, la belle étrangère  
Sourit et s'envole au bleu firmament :  
Et trois nuits durant l'heureuse bergère  
Dans un songe a vu le Divin Amant.*

*Trois jours sont passés, en jeûne, en prière,  
En soupirs d'amour. Un rayonnement  
Vient baigner soudain son cœur de lumière  
Et de son hymen marquer le moment.*

*Chacun se lamente et se désespère  
" Ah ! ne pleurez point, ma mère et mon père :  
" Mon époux m'attend : je vous dis adieu !*

*Puis dans une extase elle a rendu l'âme,  
Et des chérubins aux ailes de flamme  
Ont porté la morte au ciel du Bon Dieu.*

S. DURANTEL.

Montréal, 1898.

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

## INFLUENCE LITTÉRAIRE SOUS CHARLES X

## INTRODUCTION DU RÉALISME

Les siècles de Léon X et de Voltaire autoriseront la postérité à invoquer un jour le siècle littéraire de Charles X. La période qui précéda la Révolution de 1830 fut d'une richesse de productions littéraires qu'aucun règne ne put atteindre pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. De 1820 à 1823, Lamartine faisait paraître ses *Méditations* puis les *Harmonies poétiques et religieuses*, Charles Nodier ses *voyages pittoresques*, *Smarra*, *Trilby* et l'*Histoire du roi de Bohême*. Victor Hugo composa : ses *Odes*, ses *Ballades* et son *Cromwell* qui fut le manifeste de l'école romantique. Alfred de Vigny réunissait ses *poèmes antiques et modernes* et créa *Cinq-Mars*. Sainte-Beuve publiait les *Consolations* et son tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle, Théophile Gautier son premier recueil *Poésies*. Pendant que l'École des Vieillards et la Marino Faliero au théâtre consacraient le talent de Casimir Delavigne, le romantisme entraînait en vainqueur au théâtre français avec *Henri III* et sa cour d'Alexandre Dumas et *Hernani* de Victor Hugo. Prosper Mérimée composait la *Chronique de Charles IX* et ses *nouvelles* qui sont considérées comme ses œuvres les plus ciselées. En même temps Balzac se révélait par ses premières œuvres anonymes, le *dernier Chouan* ou la *Bretagne en 1800* et les *Scènes de la vie privée*. Chateaubriand, après avoir soulevé l'admiration de l'Europe par son mérite littéraire, agitait les esprits par l'inconstance des événements politiques qui, alternativement, le mettaient en faveur ou l'exilaient. Victor Cousin, Villemain, Guizot professaient à la Sorbonne. Cuvier après 15 ans de silence reprenait ses cours au collège de France pendant que Geoffroy St-Hilaire enseignait à la faculté des sciences. Armand Carrel, Thiers et Mignet écrivaient au *National*. Sacy St-Marc, Emile de Girardin collaboraient au *Journal des Débats*. Laurentie et Jules Janin étaient à la *Quotidienne*. Charles de Montalembert fit son début à la *Revue Française*. Guizot et Berryer abordaient la Tribune. Jules Janin improvisait son *Précis de littérature* et commençait son feuilleton hebdomadaire aux *Débats*.

Boyer se distinguait comme traducteur de Shakespeare et d'Eschyle qu'il expliquait à livre ouvert en brillant helléniste.

La violation de la charte par Charles X faisant suite à des tentatives successives du même genre, réparties sur les années précédentes, produisit une réaction en faveur de la liberté et de l'émancipation du peuple ; cet entraînement révolutionnaire gagna la littérature, l'esprit d'utopie pénétra les poètes comme les politiciens, chaque auteur franchit les barrières possibles, on arriva à une réaction littéraire violente qui devait engendrer cette funeste école que la désillusion de 1870 développa. On célébrait en 1830 comme aujourd'hui, non pas le peuple, mais la canaille. Népomucène Lemercier, fils d'un secrétaire de la princesse de Lamballe, adopta avec d'autres écrivains les principes de la révolution qui déteignirent dans plusieurs de ses poèmes faussant le goût par l'exagération. Il fournit à Auguste Barbier le fond de cette admirable satire d'un esprit si droit : *la Curée*, qui cingla terriblement les ivresses de l'assaut que subissait le gouvernement nouveau. Ce mouvement était le reflet de l'esprit révolutionnaire, mais était-il justifié par les productions littéraires qui l'avaient précédé ? Non, car le bon sens, l'esprit de liberté et la distinction des écrivains de la fin du 18<sup>me</sup> siècle et du commencement de celui-ci n'étaient pas douteux.

En effet, depuis André Chénier jusqu'à la fin de l'époque romantique, je trouve, sur cent écrivains à peine, un cinquième de partisans de l'ancien régime qui sont dissimulés sur les époques de la première révolution, du premier Empire, de la Restauration, du règne de Charles X et de Louis-Philippe. L'esprit d'indépendance et de liberté qui dominait l'élite intellectuelle de la nation aurait dû s'infiltrer lentement dans les masses, au lieu d'avoir à subir une brusque immixtion de l'esprit factieux dans la direction morale du peuple mal préparé, élément qui devait entraîner ces abus de la liberté que nous déplorons aujourd'hui dans les sphères politiques, sociales et littéraires, si intimement liées.

Voyons maintenant quelle influence pouvaient exercer sur ce peuple les genres si variés de cette illustre phalange d'écrivains dont ces énergumènes tentèrent d'enrayer l'essor.

ANDRÉ CHÉNIER, par sa culture, était un ancien, appartenant au paganisme : il discutait la religion sur le ton de Lucrèce dans *Hermès*, pour retomber ensuite dans des côtoiements athéistes, il écrivit son épître aux frères de Pange pour réclamer l'enterrement civil, fut le fondateur du *Journal de Paris* pour combattre à la fois les royalistes et les jacobins, ce qui ne pouvait le rendre suspect aux révolutionnaires politiques ou littéraires. Comme poète, il avait la simplicité antique, mille choses naïves et charmantes inaperçues par les profanes attirèrent son génie adorateur de Palès et des Muses, en prenant des formes d'une élévation et d'une pureté de style dont je doute que ses contemporains aient subi tout le charme.

CHARLES NODIER, ce conteur si doué, inépuisable dans tous les genres, d'un esprit actif, riche, impeccable dans la forme harmonieuse et souple, qui s'éparpilla sur mille sujets divers, était à la fois le philologue et le naturaliste qui fouillait, avec cette curiosité intelligente qui trouve toujours le point intéressant à traiter, la note juste de leurs critiques. Dans l'intimité, il cultivait avec délices le paradoxe sans autre but que le besoin d'exercer sa vaste intelligence qui, au fond, n'avait que l'amour du beau et du vrai.

LAMARTINE dota la France d'un poète lyrique dont l'œuvre et la vie s'unissent intimement. C'était un croyant, un idéaliste d'une sincérité qui touchait à la candeur. Il prouvait tout par sentiment, non par argument, voyait la nature gracieuse et charmante sans jamais vouloir condescendre à envisager les réalités de la vie rustique, dont l'élément lui était familier depuis son enfance. Ces épisodes variés de la vie de ferme et des champs, dépeints si allègrement par Jean Aicard et d'autres, n'eurent pas de prise sur lui. Cette nature éprise d'idéal l'empêcha d'apercevoir les laideurs de la vie ; défaut, poussé à l'exagération qui enraya dans sa pensée toute conception large, puissante, complète des hommes et des choses, et lui enleva en outre la res-

source des contrastes qui relèvent, accentuent les situations en prévenant toute diffusion nuageuse dans la phrase. Il décrit les êtres, tels qu'il les sent, mais si ces êtres n'ont pas la sensation vive qui détermine la joie débordante ou la douleur violente qui s'élève en cris désespérés, ils se maintiendront dans les sentiments doux, tièdes, monotones, peu communicatifs tels que la douceur de la satisfaction, la mélancolie indéfinie qui expriment tout, excepté la chaleur et la puissance de la vie.

Ses vers sont une délicieuse harmonie, d'une sonorité qui jamais ne détonne, d'un génie poétique dont l'élévation atteint les sommets de l'idéal à certains passages ; ça et là quelques rêveries vagues, indéfinies, incolores semblent fastidieuses ; cependant l'ensemble est doublé de sentiments ineffables, touchants, d'une exquise délicatesse dans la forme, imprégné de cette simplicité naïve et de cette tendance à immatérialiser les moindres détails de la vie. Je me demande si ces passages vagues où la pensée flotte indécise, où l'âme se laisse aller à cet état voisin de la langueur physique, ne sont pas des effets de dépression inhérents à la nature des vrais poètes et s'ils sont accessibles à d'autres tempéraments qui n'atteignent ni les hauteurs, ni l'état de dépression des premiers. Que de charme, ces élus jouissant des facultés poétiques, découvrent dans ces longueurs incomprises par les profanes et de quelle témérité ces derniers peuvent être accusés dans leurs jugements.

Lamartine jamais ne veut toucher terre, c'est le poète par excellence, suivant l'ancienne manière, planant toujours là-haut, tout là-haut ; de là, ce défaut de force qui séduit dans les rêveries de sa première enfance, où la terre natale, la maison paternelle se dessinent dans un langage tendre rempli de recueillement et de ce culte du souvenir qui rappelle la sollicitude de son entourage et les premiers élans de son cœur vers Dieu, vers sa mère et cette nature dont il subit tout le charme ; son adolescence vous entraîne, vous berce, dans une suite d'impressions délicieuses parsemées d'incidents inévitables dans la vie d'un poète jeune, beau, élégant, d'une intelligence souple, d'un caractère fier, brave et généreux, puis il nous ramène après ses voyages à son point de départ subissant cette même propension à la rêverie mélancolique, portant ses aspirations vers un rêve qui jamais ne s'achève.

Son œuvre poétique, y compris ses créations philosophiques, peu marquantes, est comparable à un lac qui déborde lentement dans les terres fleuries de quelque pays merveilleux, sans que le moindre obstacle vienne détruire la cadence de ses flots. Cette grâce, ce charme constituent un genre délicat d'une exquise sensibilité dans le fond qui laisse une impression séduisante, toute de bonté, mais son œuvre entière révèle ce défaut de volonté, d'esprit de suite qui caractérisa Lamartine comme écrivain et comme politicien. Il subit des poussées pleines d'enthousiasme suivies de relâchement pendant tout le cours de sa longue existence ; la contexture de chacun de ses poèmes s'en ressentit, il n'eut jamais cette concentration profonde qu'il faut pour mûrir les grandes conceptions, les idées maîtresses qui portent loin et restent inébranlables à travers les siècles.

Victor Hugo a défini son école : le *libéralisme en littérature*. Par l'introduction du romantisme, il élargit et affranchit les idées de l'écrivain de toutes les règles imposées par les écoles classiques anciennes, et cette pitoyable école classique de l'empire dont il reste à peine des débris après le ridicule dont il l'atteignit en attaquant toutes les règles arbitraires qui empêchaient l'écrivain d'affirmer sa personnalité sans entraves. Il substitua à ces pâles abstractions de l'école pseudo-classique, la vérité de l'histoire dont chacun des personnages fournissait un modèle autrement puissant dans le récit quelle qu'ait été la part de l'imagination qui en ait rehaussé l'éclat.

VICTOR HUGO a fait vibrer tous les sentiments avec une personnalité incomparable ; ce fut un humain entre tous, mais essentiellement français, tout entier de son pays qu'il avait fouillé jusqu'aux moindres replis, et lui consacrant entièrement son génie, grâce auquel il aurait pu être redoutable, tandis que sa